

La Gazette

Le petit journal du Groupe Vaudois de Philosophie

n° 7 — avril 2020

www.philo-vaud.ch

De la créature appelée Covid-19 et de ses effets sur les mondes

1. Situation préalable

Le propre d'un événement est de partager celles et ceux qui le reçoivent, ou qui s'en déclarent touchés. Partager : cela veut dire faire le partage, diviser, et dans cette division apparaît nécessairement une profonde inégalité. Personne ne reçoit un événement de la même manière, à la même vitesse, et selon les mêmes modes que tout le monde. C'est donc également le monde lui-même – ou les mondes – qui sont partagés et divisés par l'événement. A moins que ce soient plutôt les partages et divisions préalables, inhérents à ces mondes, qui soient mis à jour par l'événement, quitte à s'en trouver par là-même accentués voire déplacés.

Pour ce qui concerne la créature nommée Covid-19 et ses multiples effets, l'inégalité apparaît d'emblée ici même, au moment où j'écris ces lignes, et où quelqu'un éventuellement les lira. En effet, si je peux écrire ces

lignes, pour ensuite les proposer dans une "gazette" philosophique virtuelle, c'est que je suis confortablement confiné dans mon intérieur informatisé. Confortablement : cela signifie tout d'abord que mes conditions personnelles ou "familiales" de confinement me permettent de jouir d'un minimum de temps et d'espace libre, sans devoir trop brutalement imposer cet espace à un-e partenaire exploité-e, et sans devoir subir les assauts continus d'une progéniture habituellement tenue à distance respectable (là en ce qui me concerne c'est déjà plus difficile...).

Mais surtout, mon confort ou mon privilège est celui de ne pas me trouver en première ligne et exposé, comme toute une catégorie de personnes : vendeuses de supermarché, nettoyeuses ou infirmières (et donc en majorité des femmes), personnel médical, éboueurs, et autres ouvriers condamnés à travailler dehors sur des chantiers jugés "sensibles". Il n'est pas certain que ces personnes les plus ex-

posées – et soumises à une surcharge de travail et de stress considérable – puissent trouver le temps et la disponibilité d’esprit pour “philosopher” à propos du virus... Mais il y en a d’autres encore, et nous devons absolument essayer de décentrer notre perspective : elle risque en effet à tout moment d’être trop resserrée, sous l’effet hypnotique de l’événement.

Que dire en effet de ces sans-abris qui peuplent nos villes, n’ayant que fort peu accès à des soins dignes de ce nom, et qui rêveraient sans doute d’un confinement bien douillet à l’intérieur d’un espace protégé. Plus loin encore, que dire de ces milliers de réfugiés qu’on laisse crever aux marges de l’espace Schengen, à Lesbos ou ailleurs, concentrés en surnombre dans des camps insalubres et privés de la “distanciation” sociale nécessaire... Sans parler de celles et ceux qui survivent péniblement plus loin et ailleurs, en Turquie ou en Libye, par la bonne grâce des accords scélérats passés entre ces pays et l’Europe. Sans parler de l’Afrique, déjà touchée par la pénurie et les criquets, et qui risque de payer au prix fort l’arrivée de cet hôte indésirable qu’est le virus...

La situation de ma propre pensée, qui sans doute celle de toute réflexion de type philosophique, s’ancre donc initialement dans ce qu’il faut bien appeler un *privilege*. Le même type de privilege que nous avons abordé lors de notre première soirée consacrée

aux questions LGBT, le 12 février dernier. Or ici comme ailleurs, il ne sert à rien de se vautrer dans la mauvaise conscience pour se contenter de pratiquer l’exercice facile de l’auto-flagellation. Une telle mauvaise conscience cultivée pour elle-même – outre qu’elle n’apporte aucune réponse valable aux urgences du temps – ne constitue en somme qu’une autre manière de se concentrer égoïstement sur soi, et de produire ainsi un effet général d’impuissance et d’amertume.

Si privilege il y a, celui-ci doit d’abord être montré comme tel. Cette révélation du privilege constitue déjà en elle-même une opération de déplacement voire de libération, puisqu’un privilege – et le discours dominant sur lequel il s’appuie – se mesure précisément à sa capacité à se nier lui-même : le privilégié ne perçoit habituellement pas son propre privilege. Par ailleurs, on renforce toujours la soumission à un certain ordre global par l’invisibilisation de cette même domination, et par la prétention à une universalité recouvrant toutes les différences. Il n’y a nul privilege pour une Raison désincarnée et dé-située. Il n’y en a que pour une pensée qui a renoncé à établir trop vite ses prétentions universelles sur la diversité des mondes.

Nommer le privilege constitue donc une première étape nécessaire, puisqu’elle entraîne avec elle la mise à jour de toute une répartition différenciée –

et inégalitaire – des ressources et des pratiques qui permettent éventuellement de faire face à un événement. Mais on peut encore aller plus loin selon moi. Il convient en effet non seulement de faire apparaître tout une répartition inégalitaire qui traverse les mondes et conditionne les différents types de réponse à l'événement, mais également de chercher le mieux possible à faire entendre les voix qui s'y trouvent écrasées ou rendues invisibles. Leur donner écho, et les faire résonner à l'intérieur de notre propre discours, afin de les aider à porter plus loin leurs revendications, leurs doléances. Rendre notre parole plus douce et attentive donc. Et pour cela il convient notamment de ne pas se croire les seuls dépositaires – universels et indifférenciés – d'un unique événement soi-disant global et écrasant.

Cela signifie selon moi qu'il nous faut faire entendre d'autres événements à l'intérieur de celui que l'on croit être trop vite unique et massif, et qui risque ainsi d'écraser toute autre expérience par sa puissance de sidération. Car un événement se diffracte en fait toujours en une pluralité d'autres événements, à travers les différentes réponses qu'il sollicite ou qu'il interdit. Ainsi ce n'est pas seule-

ment les effets désastreux du capitalisme, de la mondialisation ou des politiques néolibérales qui sont mises en lumière par la crise actuelle, ce sont tout une série d'enjeux qui persistent et insistent à travers eux. S'il y a un événement Covid-19, il ne prend sens qu'à entrer en résonance avec d'autres événements qui tentent – pour certains depuis fort longtemps – de frapper sans trop de succès notre attention pour entrer dans nos vies, et qui réclament notre soin: ainsi par exemple de l'immigration à nos frontières, ainsi de la condition de nos sans-abris, de la précarité des conditions de travail chez les plus exposés d'entre-nous, de la destruction des terres et des milieux de vie, ou encore de la désolation de nos maisons de retraite, etc.

Après cette première situation de l'événement, je continuerai dans quelques jours à développer cette rubrique, en abordant d'autres effets de notre rencontre avec Covid. Je m'intéresserai notamment au virus lui-même, à ses implications sur le genre et la famille, sur le jeu politique et la notion de frontière, ou encore sur la circulation des savoirs et des peurs.

Michel Vanni

Quand la peste parle

Imaginons le désarroi de l'homme de l'entendement kantien aux prises avec un monde non domestiqué, non balisé, cet homme à qui nulle femme, épouse ou servante, n'apporterait son café alors que, dans sa bibliothèque, il compulse ses précieux textes et ose user de son entendement pour en interroger le sens, pour interroger le rapport entre sujet et objet connu – cette tasse de café par exemple. Isabelle Stengers

Sur le coup de 21h depuis bientôt un mois les villes sortent de leur silence confiné pour applaudir aux fenêtres médecins, infirmières et infirmiers, ambulancières et ambulanciers... qui jour après jour œuvrent à la fin de la « situation extraordinaire » que nous connaissons. Les travailleuses et travailleurs de la santé ne sont pas les seul.e.s, bien sûr, à monter quotidiennement au front. L'élan de solidarité dont chaque soir les rues répercutent l'écho embrasse de manière égale tous les corps de métiers contraints de côtoyer le danger semaine après semaine dans le cadre de leur activité. Parallèlement à ce soutien ponctuel et souvent créatif (jembés, guitares, bongos ou flûtes se joignent aux manifestations de soutien) pléthore d'initiatives fleurissent via les réseaux sociaux afin d'orchestrer l'entraide envers des plus vulnérables. Coordinés numériquement, les groupes de bénévoles redoublent d'ingéniosité, jonglant avec leurs pauses de télétravail, leurs responsabilités familiales, les inscriptions au chômage partiel, pour

faire tourner (même en mode mineur) la machine sociale et prouver - mais à qui ? - que non, vraiment, on ne laisse personne « derrière ». Ces comportements désintéressés témoignent d'un courage collectif et d'une noblesse civique dont il faut sans doute souligner continuellement la préciosité. On y goûte quelque chose du « nous sommes » cher à Albert Camus, de cette soudure qui pour le philosophe naît du sentiment de révolte face à l'injustice. Le même Camus écrivait d'ailleurs en 1947 « la seule façon de mettre les gens ensemble, c'est encore de leur envoyer la peste ».

Il n'est pas stérile de continuer à applaudir aux fenêtres, à louer celles et ceux qui luttent au plus près. N'en déplaise aux pessimistes qui y décèlent l'aveu désespéré d'un isolement plus tragique encore qu'à l'ordinaire¹, tout ce qui nous fait tenir ensemble est bon à prendre. À condition de ne pas oublier que personne ne nous l'a « envoyée », la peste. Entendons, personne d'« extérieur » - même si l'administration fédérale américaine s'est longtemps échinée à estampiller le fléau comme strictement chinois. C'est l'interconnexion et l'interdépendance des structures économiques et sociales (en un mot, selon l'épistémologue Jo-

¹ Voir la chronique de S. Prudhomme du 27 mars dans *Libération*

seph Tainter, la *complexité*²) de nos sociétés mondialisées qui a décuplé la vitesse de propagation du virus. Autrement dit une déficience *interne* à notre rapport au monde, à autrui et à nous-mêmes (ces *Trois écologies* qu'esquissait Félix Guattari en 1989). C'est cette déficience que les temps troublés que nous mettrons encore de nombreuses semaines à traverser requièrent d'examiner, en partant, par exemple, de la nature *catastrophique* de l'événement. On peut saisir le mot à partir de son préfixe « cata - » : ce qui tombe, ce qui vient d'en haut et bouleverse ou renverse (-« strophe ») nos manières d'être et d'interagir. Or toute catastrophe, comme la littérature de science-fiction le montre depuis des décennies, s'assimile pour l'esprit critique à un précipité : elle révèle à force de remous les principes qui guident nos valeurs et nos actions. De fait le défi du phénomène catastrophique est *aléthique* : il implique le dévoilement d'une vérité.

Cependant, comme y insiste Isabelle Stengers, la vérité n'est pas un donné universel, atemporel, incorruptible, mais découle d'une relation perceptive entre les humains et le monde selon le fait que « chaque peuple entretient avec son monde des rapports perceptifs propres, et le pense à travers des

histoires différentes. »³ Quelle est alors la vérité vers laquelle convergent aujourd'hui l'augmentation encore exponentielle du nombre de malades dans l'hémisphère nord, les mesures nationales de confinement de populations, et quoique sur une tonalité plus enthousiasmante la vague de solidarité évoquée plus haut ? Si les principes structuraux de notre société ont indubitablement favorisé et entretenu la propagation de ce mal, alors la première leçon que l'on peut en retirer concerne ces principes mêmes. La vérité déchantée que nous renvoie Covid-19 est celle d'une dépendance tenace car affective (et si flatteuse) à un certain mythe du progrès technique, au dogme de l'accélération, à une idée privatisée des relations entre les êtres. Privatisation dont les tristes razzias au supermarché incarnent l'une des preuves les plus éclairantes. Le message de notre peste est la mise au jour d'un déséquilibre, d'une dislocation de plus en plus mortifère entre le monde et nous. Plus simplement, le virus dénonce le mensonge de la croissance infinie. Mensonge plutôt qu'« illusion », car la foi dans la croissance reste *consciemment* proférée par des patronnes et patrons d'industrie richissimes, et répétés par les cheffes et chefs d'Etat (Macron entre autres⁴).

2 Pour une introduction à la pensée collapsologique de Joseph Tainter, voir l'excellente synthèse qu'en propose Grégoire Chambaz ici :

<https://www.youtube.com/watch?v=WwtE3r-iZQo>

3 I. Stengers, « Parce que la terre parle », dans D. Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*. Paris, La Découverte, 2013 (1996),

4 Voir entre autres à ce sujet, *Crépuscule* de Juan Branco (Le Diable Vauvert, 2019)

Ceci afin de poursuivre légitimement le pillage et la destruction de la biosphère et le *consume as usual*, de Wuhan à Rio. Or, « une communauté humaine qui vit une relation à bénéfices mutuels avec son environnement est une communauté qui, pourrait-on dire, vit dans la vérité. Les manières de parler partagées par cette communauté, les affirmations et les croyances qui permettent à ce rapport de réciprocité de perdurer sont, en ce sens important, *vraies*. »⁵ En ce sens et sans doute depuis les débuts de l'ère industrielle, nous faisons fi de la vérité. C'est cette (compr)omission volontaire qu'avec fracas la nouvelle peste a l'audace de nous rappeler.

Et le rappel a ses vertus. Celle de désarçonner nos perceptions, d'ébranler notre façon d'envisager la nature comme une pure ressource, une « étendue » plane offerte aux appétits (vous reprendrez bien un peu de pangolin ?) du sujet cartésien qui soi-disant « pense » seul. Celle de mettre en lumière la vulnérabilité systémique de nos structures d'échange et d'approvisionnement,⁶ de même que la précarité scandaleuse endurée par les êtres humains qui travaillent à en maintenir l'apparente stabilité dans des conditions professionnelles aliénantes, et ces jours-ci au risque de leur vie et de celle de leurs proches. Covid-19 res-

taure pour un temps la vision d'un monde « non domestiqué, non balisé », tout en révélant la violence écologique - donc triple : environnementale, sociale et subjective - constitutive de la domestication à laquelle nous le soumettons. Ce faisant le virus nous expose, à l'instar de « l'homme de l'entendement kantien » postulé par I. Stengers, à un « désarroi » qu'il nous faut encore apprendre à rendre fécond. On en revient donc à l'ancienne question, (re)posée récemment par Alain Badiou⁷ : que faire ? Comment entendre, et surtout *traduire* au long court l'appel contemporain de la peste ?

D'abord assurément en cessant de s'assourdir par le souvenir des sirènes de cet ancien monde, « domestiqué et balisé » au prix de compromissions éthiques outrageantes. En cherchant peut-être ensuite, dans les bruissements du présent que l'immobilité à laquelle la pandémie nous contraint rend plus audibles, la force de composer d'autres ritournelles. Des ritournelles de la solidité de celles par lesquelles « un enfant dans le noir, saisi par la peur, se rassure en chantonnant »⁸. Car le noir guette. Nos initiatives seront maladroites, imparfaites, bricolées. Notre endurance se détissera, il faudra la ravauder sans doute, beaucoup, sans se flageller pour au-

5 I. Stengers, *op. cit.*,

6 Vulnérabilité qui est la conséquence directe de la complexification des sociétés (voir plus haut G. Chambaz, *lien. cit.*)

7 Alain Badiou, *Trump*, Paris, PUF, 2020

8 Gilles Deleuze, Félix Guattari, « De la ritournelle », dans *Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980

tant. Pour être digne de cette vérité que le fléau nous présente, l'effort qui s'amorce consiste, suivant l'expression d'I. Stengers, à faire de la solidarité globale et de l'entraide locale une nouvelle « manière de parler » et non plus seulement un supplétif ou un placebo

dans l'attente anxieuse d'un retour au *business as usual*. C'est à l'élaboration de ce langage, dont les ressources se manifestent *déjà* le soir aux balcons et aux fenêtres, que notre peste engage. Voilà son « nous sommes ».

Contact et vie de la Gazette

En réponse aux divers éléments de cette gazette ou si vous désirez y contribuer, vous pouvez nous contacter par mail à gazette@philo-vaud.ch !

Le Groupe Vaudois de Philosophie est une association qui perdure et continue de vous proposer divers formats de rencontre des idées et de nos expériences du monde grâce aux cotisations (membre ordinaire CHF 50.- / étudiant CHF 30.-) ou grâce à vos dons.

IBAN: CH97 0900 0000 1002 4722 1

Une fois passée dans vos mains, vous pouvez laisser la Gazette dans votre lieu préféré afin qu'elle y trouve d'autres mains !
